

A fleur de peaux

Anne Pacey La batteuse poétique s'est imposée comme l'une des figures majeures de la scène française de jazz contemporain.



Il y a des jours où tout vous semble un peu irréel, où vous n'avez plus tellement les pieds ancrés sur terre, vous flotez au-dessus de vous-même en croisant une multitude de gens qui n'ont même plus de visage. Mais il existe des lieux, des sons et, surtout, des sourires qui vous permettent de toucher du doigt un semblant de réalité, de faire la paix avec la pesanteur et de saisir, d'un simple coup d'œil, les détails qui vous entourent. Un triptyque salutaire. Le lieu : un appartement à l'atmosphère apaisante dans le XX^e arrondissement de Paris. Le Tout-Monde «glissantien» s'y exprime allègrement : masques sénégalais ou ivoiriens accrochés aux murs ; un splendide n'goni – guitare traditionnelle malienne «dont on voit l'âme» – trônant sur un meuble ; instruments de musique ouzbeks ; objets culturels birmanes, etc. Le son : le chant des oiseaux entrecoupé du bruit du silence en *featuring* avec des mélodies qui se jouent dans un coin de notre tête. Le sourire, franc et jovial, est celui de celle qui a composé ces mélodies entêtantes pour son septième album, *Shamanes*, paru en mars : Anne Pacey, compositrice et batteuse de jazz. Ou plutôt «batteuse, tout court», corrige la native de Niort (Deux-Sèvres). Elle précise : «Le jazz est

un bagage qui m'a donné des outils pour explorer différents styles mais aussi d'autres disciplines comme la danse, le dessin ou la peinture.»

L'odyssée musicale d'Anne Pacey donne lieu à un autre triptyque, reflet indissociable de sa personnalité. Primo, un humanisme qui fait fi des frontières et invite l'auditeur à écouter l'Autre et l'ailleurs. Secundo, une sensibilité poétique et sincère. Tertio, une somme de spiritualités découvertes au gré de ses

voyages. «Je ne crois pas en Dieu. Mais, étrangement, à chaque fois que j'entre dans un lieu de culte, je fais ce qu'il faut : allumer un cierge dans une église ou verser de l'eau

sur mon animal totem, le tigre, dans un temple bouddhiste.» Petit bout de femme qui fait bien dix ans de moins que ses 37 ans, lunettes rondes sur le nez, dont les verres laissent entrevoir des yeux bruns aux paupières qui clignent presque sans discontinuer, on n'imagine pas forcément l'énergie et la fougue qui l'habitent, en concert, face à sa batterie, les baguettes en main. Anne Pacey est une tornade, parfaite coloriste, qui bat les peaux de son instrument en s'attachant aux mélodies. Et, croyez-le ou non, elle s'attache aussi aux silences. Ce jeudi, elle se produit à la Cigale, scène qu'elle a déjà écumée, en tant

qu'accompagnatrice des chanteurs Jeanne Added et Christian Olivier. Mais cette fois, la tête d'affiche, c'est elle. «C'est un rêve qui se réalise», dit-elle en souriant. Restent ceux de jouer à l'Olympia ou d'écrire de la musique de films.

En attendant, elle est assise là, en tailleur sur le canapé de sa salle de séjour, vapote un brin et vient d'ouvrir grand la fenêtre. Oublié, le tintamarre urbain. C'est parti pour le bruissement des feuilles qui dansent avec le vent. Elle a beau être batteuse, on rappelle qu'elle apprécie la parcimonie sonore. Voilà qui s'accorde avec son humilité. Elle n'est pas tellement du genre à s'appesantir sur ses succès. On ne parle pas des géants du jazz avec lesquels elle a joué (de l'organiste Rhoda Scott au pianiste Alain Jean-Marie) ou qui l'ont adoubée (comme feu Charlie Haden), des nombreux prix que, depuis 2006, elle a remportés. Ni même qu'elle a monté son propre label. Jusqu'à la nuit, en 2021. On parle plutôt de son besoin de tendre la main aux autres. «Dans le monde dans lequel on vit, c'est l'aspect social des choses qui m'intéresse», lance celle fille de gauchistes qui a opté pour la Nupes aux législatives. On parle aussi des questionnements féministes de notre époque. «J'ai dévoré King Kong Théorie de Despentes. Ce livre m'a ouvert les yeux.» Elle cite aussi *Sorcières* de Mona Chollet. Féministe donc. Mais elle n'aime pas tellement les étiquettes. «Lesbienne, queer ? Je ne sais pas tellement s'il y a un terme à choisir.

Depuis l'âge de 17 ans, disons que je suis avec des femmes.»

Elle confie, un brin hésitante, et avant un énième sourire, qu'elle partage sa vie avec un photographe depuis plusieurs mois.

On évoque aussi son appétit insatiable pour la découverte d'autres cultures. Jusqu'ici, elle a parcouru près d'une cinquantaine de pays. On pourrait

estimer que c'est le fruit de ses premières années d'existence passées en Côte-d'Ivoire. Ses parents, instituteurs coopérants, sont alors installés à Daloa, à quelque 400 kilomètres d'Abidjan. Sa mère choisit de la mettre au monde en France, puis la ramène au bercail ivoirien alors qu'elle a à peine une semaine. Le retour définitif dans l'Hexagone s'opère deux ans plus tard. Dans sa famille, il se raconte que si elle a choisi la batterie, c'est que la musique des percussionnistes qui jouaient quotidiennement à Daloa lui est restée en tête. Elle en doute : «C'est très poétique mais je n'en suis pas certaine.»

Elle voit plutôt dans la batterie une bouée de sauvetage, un refuge. Elle a 9 ans. Elle est une enfant introvertie, mal dans sa peau, qui a peu d'amis et dont les parents sont en plein divorce... L'instrument lui apporte une aura, l'éloigne des marges. Son apprentissage commence au conservatoire de sa ville natale, puis se poursuit au lycée Claude-Monet, dans le XIII^e arrondissement de Paris, où elle passe un bac littéraire avec option musique. Et puis, en 2005, vient le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris (CNSMD). Elle en sort diplômée au bout de quatre ans pendant lesquels le sexisme et la jalousie de camarades masculins n'ont rien de subtil. «Certains étudiants disaient que j'étais là parce que je suis une femme... En gros, je n'avais pas le niveau», soupire-t-elle.

«Avant le CNSMD, jamais je n'avais pris en compte le fait d'être une femme qui joue de la batterie. A ce moment-là, j'ai su qu'il me fallait cultiver mes atouts le plus justement possible.»

Cela n'a pas été vain. Chacun de ses albums révèle la couleur d'une étape charnière de sa vie. Ils sont les points de jonction de ce qu'elle appelle sa «mue permanente». *Shamanes* évoque «la finitude des choses, la perte et la renaissance». En l'occurrence, la mort de son grand-père maternel. «Ça m'a chamboulé jusque dans mes cellules.» La fin d'une histoire d'amour aussi.

Et puis, les confinements successifs, l'arrêt des concerts. Des ruptures tous azimuts. Elle se réfugie dans la composition. Elle lit sur les chamans et le monde invisible. Elle dessine des paysages sonores qui vous permettent de garder les pieds sur terre ou vous amènent à flotter au-dessus de vous-mêmes. Sauf que cette fois, les gens ont un visage. Elle explore aussi son «moi intérieur» et les cycles de vie qui le modèlent, le mûrissent, le soignent. De là naissent les mélodies portées par sa batterie. Cet instrument qui la sauve, comme elle dit, et la pousse à renaître, tout le temps. ♦

Par **KATIA DANSOKO TOURÉ**
Photo **MARGUERITE BORNHAUSER**

LE PORTRAIT